

DARE-DARE, table-ronde, 10 décembre 2016

## **La société des rendez-vous : Notes disjonctives et intimistes**

La programmation de l'année 2016 de DARE-DARE a eu pour thème *La société des rendez-vous*. C'est un titre ingénieux : chargé de la puissance d'un présent qui appelle à la rencontre, il fait brèche dans cette autre société que l'on ne connaît que trop bien, massive et opulente, désertique et calcifiée, cette société à laquelle nous sommes toujours plus nombreux à vouloir échapper et qui ne cesse pourtant de recomposer son unité fictive et hypnotique – je pense bien sûr à la *société du spectacle*, diagnostiquée par Debord dès 1967. Debord multiplie les formules aussi justes qu'assassines pour caractériser cette société qui n'est plus « rien que l'économie se développant pour elle-même », « guerre de l'opium permanente » pour que tout un chacun entre dans la transe consumériste, production intensive d'un présent amnésique dont le signe le plus sûr est l'imposture de la satisfaction perpétuelle, société de la séparation qui cherche tant bien que mal à maquiller les symptômes de sa dépression endémique, société qu'il faut comprendre, à toutes fins pratiques, comme « organisation systématique de la défaillance de la faculté de rencontre ».

Chacune à leur manière, les propositions artistiques qui ont peuplé la programmation 2016 de DARE-DARE peuvent être vues comme autant de tentatives de cultiver l'art des rencontres. S'alignant sur une pensée et une pratique du désœuvrement, *L'édifiante secte de rien (n)'est sacré* mise sur pied par Victoria Stanton a multiplié les plages de farniente en commun, gardant bien en vue le paradoxe constitutif d'un ne-rien-faire où se brouillent les limites entre l'art, le vide et la vie. Pour se rencontrer de nos jours, pour apprendre à vivre *enfin* comme disait Derrida, nul doute qu'il faille réapprendre à ralentir et se réapproprier nos vitesses existentielles, pour peut-être voir émerger la possibilité d'une idiorythmie. Enjeu central de la réflexion de Roland Barthes sur le vivre-ensemble, l'idiorythmie, comme son étymologie l'indique, suggère la possibilité pour des êtres de vivre selon leur propre rythme, en résistant aux hétérorhythmes et autres synchronisations forcées du pouvoir.

L'idiorythmie ouvre la voie de l'intime, mais d'un intime qui ne se confond pas avec son appropriation privée. Il faut distinguer intimité et vie privée, intimité du commun et séparation spectaculaire de la *privacy*. Car étrangement, l'intimité est à la fois unique et la chose au monde la mieux partagée. *Bercer le temps* d'Ilya Krouglikov, Sarah Dell'ava

et Wolfram Sander ouvre à cette évidence sensible. Assis sur une chaise berçante, doucement enveloppé par les berceuses chantées par des voix venant des quatre coins du monde, nous nous voyons insensiblement portés dans une bienheureuse intériorité métamorphique, une zone liminaire où le temps propre de nos souvenirs se mêle peu à peu aux chants d'ancêtres les plus étrangers, à la langue vibrante et fragile de notre prochain le plus contemporain. *Berçer le temps* initie à une vie affective et transindividuelle renouvelée, un partage d'enfance à la fois.

Nous disons transindividuel. Il ne faudrait surtout pas entendre simple fusion des voix. Dans chaque rencontre, il y a des solitudes qui s'enveloppent, des distances qui s'impliquent mutuellement. La rencontre suppose une mise à l'aventure, un goût de l'inconnu, de l'imprévu. Rencontrer plutôt que reconnaître : porter attention à ce qui nous appelle d'inédit dans chaque situation. La rencontre n'abolit pas la distance : elle l'apprivoise, la module, voire l'amplifie. La rencontre est une composition, la possibilité d'une intensification. Comment un être peut-il en prendre un autre dans son monde tout en respectant ses rapports propres ? Comment accompagner autrui sans l'aligner, le connaître sans le réduire, l'approcher sans l'enrôler ? Comment s'aborder mutuellement sans se saborder ? Comment résister à la hâte de s'élucider et de se mettre en récit comment en somme découvrir l'obscur sans le découvrir, pour reprendre la fine interrogation de Blanchot ? Comment rêver ensemble donc, pour reprendre la belle proposition de Sylvaine Chassay et sa joyeuse *Confrérie du rêve* formée des *Drapeuses* ?

Pour faire et vivre le multiple, il faut apprendre à rêver. Mais qu'est-ce à dire ? On pourrait commencer par la négative : refuser de rêver, ce serait s'en tenir au réel dans sa massive unité, en sa qualité de principe de réalité. Rêver alors, ce serait atteindre au point où la réalité cesse d'être un principe, le point où il devient possible d'entrer en résonance et de se faire porter par des harmoniques encore inconnues. Mais qui se laisse prendre dans la libre trajectoire d'un rêve s'ouvre sans doute à de nouveaux possibles, mais il court aussi le risque d'une profonde remise en question, voire d'une déréalisation radicale. Peut-être est-ce contre cette possibilité de nous abandonner au rêve dans sa puissance déterritorialisante que les Occidentés que nous sommes nous défendons, souvent sans même nous en rendre compte, comme le suggère Eduardo Viveiros de Castro par l'entremise du chaman Ravi Kopenauer lorsqu'il dit : « Les Blancs dorment beaucoup, mais ils ne rêvent que d'eux-mêmes » ? Et peut-être est-ce mieux ainsi, ou enfin, peut-être est-ce une mesure de protection bienvenue, parce qu'à en croire Deleuze, le rêve est le lieu de terribles prédatons. Mieux vaut rêver à soi-même que de ne pas rêver du tout semble-t-il nous dire dans sa conférence « Qu'est-ce que la création ? », dans la mesure où « dès qu'il y a rêve de l'autre, dit-il, il y a danger. À savoir que le rêve des gens est toujours un rêve dévorant qui risque de nous engloutir. »<sup>1</sup> Nous voilà prévenus.

---

<sup>1</sup> Gilles Deleuze, *Qu'est-ce que l'acte de création ?*, Conférence donnée dans le cadre des Mardis de la Fondation, 17 mars 1987.

Pour parler de ces processus d'induction et de contagion mutuels, Isabelle Stengers évoque les fragiles interstices où les rêves de chacun se rencontrent : « Seul celui qui rêve peut accepter la modification de son rêve. Seuls les rêves ou les fabulations, parce qu'ils sont jouissances de valeurs vivantes, peuvent accueillir les interstices sans l'effet panique de celui qui se pense en danger de perdre prise. »

Le rêve apparaît ici comme le lieu d'une mise en commun différentielle, c'est-à-dire un lieu où les éléments hétérogènes qui s'y rencontrent trouvent la possibilité d'un nouvel agencement. C'est toujours étonnant de voir comment une proposition artistique trouve les moyens de sa rencontre avec le monde. Dans le cas de *La confrérie du rêve*, une étrange confusion entourait la présence des *Drapeuses* dans les endroits publics. Habillées chaudement, emmitouflées sous leurs draps porte-rêves pour des séances de siestes collectives, la petite troupe bien colorée avait d'abord l'air d'un groupe d'activistes résolues à ne pas décamper des lieux. C'était avec un certain étonnement (voire soulagement) que les passants découvraient qu'elles n'étaient là « que » pour distiller du rêve, enjoignant tout un chacun à partager espoirs, présages et aspirations. Dans le contraste entre l'occupation anticipée et la portée effective du projet, c'est le mode d'existence même de la proposition artistique qui se révèle pour lui-même, en tant que capacité à créer du jeu à même le réel.

Le rêve apparaît ainsi comme l'occasion d'une déprise différentielle, *le temps d'une paix*. Cette déprise participe d'un monde conçu comme une infinité de hiatus et de scandaleuses discontinuités, un plurivers à rêver jusque dans ses zones les plus obscures et à recomposer chaque fois à coup de gestes, de récits et de scientifiques contes de fées. Un monde dans lequel « nous ne sommes pas seuls au monde » comme le suggère l'ethnopsychiatre Tobie Nathan, malgré que l'étrange défi consiste précisément à y croire, à s'en persuader. Comment dire? S'ouvrir à autrui, à autrui comme monde possible, ne va jamais simplement *de soi*. La pratique artistique de Maggy Flynn est branchée sur ces mondes possibles qui insistent à couvert, à même le banal quotidien. Elle a ce pouvoir rare de faire communiquer et d'activer des univers profondément disparates. Les vox-pop de Maggy retournent à l'essentiel. Avec son *Camion de service* poétique, elle peut tout aussi bien réparer votre baignoire que votre cœur brisé. Elle a envie que vous lui parliez de vos outils. Elle vous offre l'occasion d'octroyer une médaille à quelqu'un qui vous est cher aussi. Maggy Flynn est un peu magicienne, voyez-vous. Elle sait précipiter les rencontres qui n'ont l'air de rien mais qui font événement. Elle est aussi un peu *trickster*. Il n'est pas dit qu'elle ne cherchera pas à vous passer un sapin. Son art est taquin, communautaire, transi de l'esprit du voyage et de la libre errance, surréaliste, en un mot : amoureuxment disjonctif.

D'une certaine façon, la société du spectacle n'a jamais vraiment existé. Ce n'est qu'une vue de l'esprit, excessivement totalisante et critique. Une sorte de cauchemar qu'on se raconte entre gens lettrés pour s'expliquer l'omniprésence de la télé-réalité. Ou peut-être

faut-il comprendre le livre de Debord comme une lettre codée en mode sur-dialectique que nos proches parents du futur antérieur nous ont envoyé pour nous prévenir gentiment que Trump allait sabrer la quasi-totalité du budget octroyé aux arts chez nos voisins du sud, afin que rien ne conteste le règne du simulacre généralisé. Difficile à dire. Difficile d'envisager les justes dosages entre micro-politique de la rencontre et macro-destruction des possibilités écologiques du vivre-ensemble. Les passages méso-politiques restent à composer. Longtemps la pensée politique a négligé les moyens sans fins de nos propulsions affectives et collectives. Continuons de nous donner d'incessants, de multiples, d'inespérés rendez-vous. Pour garder l'époque en mire, pour se redonner le futur en partage pour apprivoiser le temps.